

Râmprasâd (vers 1720–1775)

Apprendre la confiance

Dans le Bengale du 18^e siècle, l'empire musulman de Delhi se désagrège, la puissance britannique cherche à s'imposer, les chefs de guerre font la loi. Brigandages, famines, épidémies : le quotidien est pénible et incertain. Bien qu'il appartienne à une caste de médecins, Râmprasâd gagne sa vie comme petit fonctionnaire.

Je me crève à travailler pour du vent !
Homme de peine au service de l'État,
payé à la journée, tous les jours à la tâche,
je m'épuise en vaines corvées...
et mes jours passent dans la confusion.

Mais Râmprasâd souffre bien plus encore de ses épreuves intérieures : cœur divisé, tumulte des passions, crise de confiance. Il adresse ses plaintes et ses appels à la Grande Déesse, Kâlî, la Mère « Noire ». Entre « l'autre rive », celle du salut, et ce monde-ci, auquel il demeure attaché, Râmprasâd est ballotté sur des flots incertains.

Ô Mère, en vain je crie vers Toi. Où donc es-Tu ? Et moi, où suis-je perdu ?
C'est pour moi la grande Nuit, mais mon âme médite et veille...
Ô Mère, j'aspire à l'Autre Rive, mais vers celle-ci mon esprit me rejette.
Tel un fétu de paille sur l'eau, je flotte, mais crie à l'aide :
Oh ! qui donc aux flots m'arrachera ? Qui vers la Rive me portera ?

Dans les risques et périls de la traversée, seules comptent une totale confiance en la Mère et la répétition inlassable de Son nom :

Je t'en supplie, ô mon âme, invoque Kâlî.
Elle est la barque qui mène à l'Autre Rive.
Ce nom très doux, répète-le jour et nuit.
Si Kâlî m'accorde sa grâce, comment aurais-je peur de la mort ?

Seule cette grâce libère de l'aveuglement. Râmprasâd trouve alors refuge aux pieds de la Mère :

Ô Mère, combien de temps me feras-tu tourner encore,
comme au moulin le bœuf aux yeux bandés ?
Pour une fois enlève le bandeau de mes yeux,
que je puisse apaiser la soif de mon âme
dans la contemplation de tes pieds bénis !
Pouvoir enfin s'abandonner à tes pieds,
tel est l'espoir de Râmprasâd, ô Mère !